

OMBRE (EURYDICE PARLE)

de *Elfriede Jelinek*

compagnie Les Louves à Minuit



Mise en scène MARIE FORTUIT
Avec VIRGILE L. LECLERC ET ROMAIN DUTHEIL
Scénographie LOUISE SARI
Création sonore ELISA MONTEIL
Création lumière THOMAS COTTEREAU
Composition des chansons MATHILDE FORGET
Création vidéo ESMERALDA DA COSTA
Dramaturgie FLORIANE COMMÉLÉAN
Création costumes COLINE DUBOIS-GRYSPEERT
Stagiaire mise en scène RACHEL DE DARDEL
Administration / production CÉLIA CADRAN
Diffusion EN VOTRE COMPAGNIE
Presse DELPHINE MENJAUD-PODRZYCKI

« N'a-t-elle pas son mot à dire, Eurydice ? Elle parle enfin. Traversant les arts et les siècles, l'héritage d'Orphée à la voix enchanteresse n'a cessé d'occulter l'autre voix du couple. L'Eurydice d'Elfriede Jelinek ne se laisse pas docilement guider par les accents de la lyre. Elle ne voit pas d'un bon œil l'arrivée d'Orphée, rock star entouré de groupies. De sa parole libérée et résolument féministe, elle se refuse au lyromane braillard et coureurs de jupons, elle, l'écrivaine affranchie des contraintes et de la forme. Déployant une réflexion retentissante sur le pouvoir des apparences et la peur du vieillissement dans notre société contemporaine, cette ombre éclaire le mythe d'une lueur inédite. »

Ombre (Eurydice parle), quatrième de couverture,
l'Arche éditeur, 2018

Portrait d'Eurydice en jeune fille en feu

En 2019, paraissait sur les écrans de cinéma « Portrait de la jeune fille en Feu » réalisé par Céline Sciamma (Prix du scénario au festival de Cannes). Porté par une distribution quasi-exclusivement féminine, le film met en scène l'amour impossible de deux jeunes femmes, Marianne et Héloïse, à la fin du XVIII^{ème} siècle. En refusant d'objectiver les corps comme le désir féminin, Céline Sciamma réussit à faire de ses héroïnes et à fortiori de ses actrices une force motrice et agissante.

Une scène m'a plus particulièrement interpellée, qui marque pour moi la clef de voûte de la narration. Il s'agit d'une veillée, où les deux amantes et une jeune domestique sont assises autour d'une table et évoquent les différentes interprétations à donner au célèbre mythe d'Orphée et d'Eurydice et à sa fatale issue.

Qu'est-ce qui a motivé Orphée à ignorer les instructions qui lui ont été données lors de son séjour aux Enfers ? Pourquoi a-t-il décidé de se retourner pour regarder une dernière fois son aimée, même s'il savait que ce geste la ferait disparaître à jamais ?

Les trois femmes offrent alors trois lectures de l'histoire de ces célèbres amants maudits ovidiens. Sophie, la jeune servante, conspue la faiblesse d'Orphée qui ne peut résister au désir de se retourner pour contempler Eurydice. Héloïse revendique qu'Orphée soit maître de ses esprits et qu'il choisisse de figer le souvenir Eurydice plutôt que de vivre avec elle. « Il ne fait pas le choix de l'amoureux, il fait le choix du poète », affirme t-elle. Marianne, pour sa part, s'interroge : peut-être

Eurydice elle-même a-t-elle exigé de son amant qu'il se retourne. Eurydice serait non plus un être subissant les caprices et attermoiements d'Orphée mais bel et bien l'actrice de son impossible retour dans le monde des vivants.

« Et si Eurydice avait parlé ? » Cette phrase m'a longtemps habitée et, en visionnant encore et encore le film de Céline Sciamma, en écoutant l'opéra éponyme de Gluck, je me suis plongée avec ardeur dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice. Et puis, j'ai découvert un texte singulier et vibrant qui semblait faire dès son titre écho à mes recherches, *Ombre (Eurydice parle)*.

Elfriede Jelinek était loin de m'être inconnue. En 2014, après ma première mise en scène –*Nothing hurts* de Falk Richter– j'avais sérieusement envisagé de monter une adaptation des *Exclus*. Outre le fait que l'autrice viennoise ne souhaite pas que ses romans soient montés au théâtre, je crois qu'à l'époque je n'avais pas encore saisi son humour ; c'est ce qu'il y a de plus subversif dans son travail, parce que derrière l'humour réapparaît toujours l'effroi.

Et, c'est portée par la puissance profondément incarnée de la langue de Jelinek et par cette volonté inextinguible de donner enfin à entendre la voix Eurydice, que j'ai choisi de mettre en scène *Ombre (Eurydice parle)*.

Marie Fortuit.

NOTE D'INTENTION

Donner (enfin) voix à Eurydice

Depuis le Royaume des Morts où la morsure d'un serpent l'a conduite et où Orphée l'a condamnée à vivre, il s'agit d'écouter Eurydice donc. Ecouter la voix, la profération, l'incantation que lui prodigue l'écriture vibrante de Jelinek. Prêter oreille à son souffle de femme paradoxalement enfin libérée d'un amour pour Orphée qui s'avère aussi astreignant qu'éreintant, l'observer commencer une vie dans l'ombre, une existence qui est de façon radicale une existence nouvelle. Envisager sa descente aux enfers comme une éclatante libération, l'émancipation incontestée d'une parole créatrice et féministe, assister à la (re)naissance d'une poétesse.

Qu'on se le dise, chez Jelinek, Eurydice était loin d'être heureuse avec Orphée. Elle était assujettie à une vision édulcorée et patriarcale de l'amour romantique, arrimée à son apparence terrestre et à ses fringales de shopping, dévouée à l'avènement du génie masculin de son sérial-rockeur d'amant. Dépouillée de tout, étrangement soulagée de laisser Orphée remonter vers les lumières des villes et des scènes, Eurydice peut alors s'autoriser le luxe de ne plus être que « rien » et donc d'affirmer « je suis ». Assertion bouleversante qui est au coeur de mon geste de mise en scène. Il s'agit pour moi d'inverser le topos de la plainte de l'éternelle abandonnée, de prendre à rebours le chant d'Orphée, de sublimer le paradoxe : Eurydice esseulée parmi les ombres est une femme qui, pour la première fois, agit. Nous sommes au coeur de la « chambre à soi » woolfienne re-interprété par Jelinek : l'obscur solitude, le détachement des dominations, devient par essence le lieu du déploiement du cri lyrique féminin.

Un royaume des ombres qui fait écho aux enjeux qui ont habité Jelinek, « la sauvage », toute sa vie. L'écrivaine vit aujourd'hui presque retirée du monde, ne communiquant que par son site internet et lors de très rares interviews. Eurydice et Jelinek semblent déployer une vibration commune. Comme Christine Lecerf l'évoque dans son article paru dans le quotidien Le Monde en 2016 : « ce qui demeure intact et sans bornes, c'est la colère d'Elfriede Jelinek. La violence faite aux femmes, les structures inviolables de leur domination sociale, politique et artistique, l'asservissement du corps, le mépris de la pensée, l'interdit de création, rien ne change sur ce terrain-là, et ça rend dingue. »

C'est donc un cri du coeur aussi intime que politique que portent de concert Eurydice et Jelinek, et c'est cette parole aussi rare que précieuse qu'il s'agit de faire résonner au plateau.

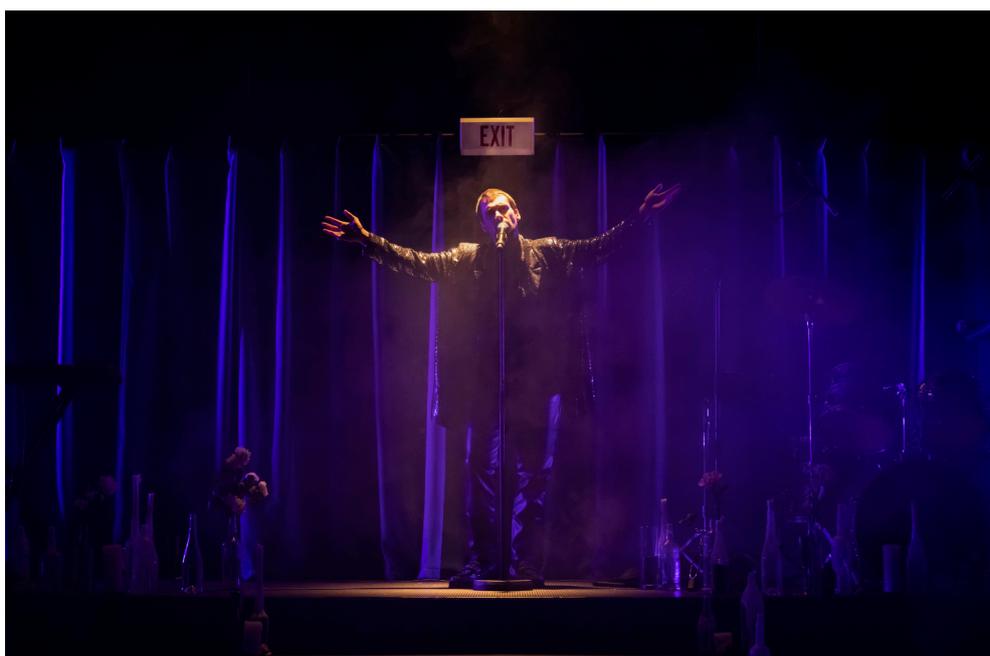
Orphée, chanteur à contre-temps

Orphée est dans *Ombre (Eurydice parle)* un chanteur à grand succès, harcelé par ses fans. Aussi immature qu'infantile, « bébé hurleur », il est incapable de la moindre séparation. Il gémit de façon complaisante aussi bien sur son impossibilité à quitter les jupes de sa mère que sur la mort d'Eurydice qui vient nourrir sa notoriété.

Le travail de Jelinek est empreint de ces enjeux psychanalytiques autour du deuil, de l'impossible séparation et des troubles de l'amour romantique. La figure d'Orphée en est l'un des principaux catalyseurs. Tout au long du monologue d'Eurydice, Jelinek évoque les différents concerts d'Orphée. Brouillant les temporalités, elle donne la sensation qu'au moment même de l'entrée d'Eurydice au royaume des ombres, Orphée lui rend hommage dans un concert live. En tirant ce fil, nous avons demandé à **Mathilde Forget**, musicienne et également autrice (*À la demande d'un tiers, De mon plein gré*, Grasset, 2019 et 2020) d'écrire deux chansons qui seront chantées en live, comme une trace du concert.

Ces chansons originales seront l'occasion d'épouser le point de vue d'Orphée. De rendre un certain hommage à leur histoire d'amour, de se départir de tout manichéisme en se laissant porter par le pouvoir de la figure de celui qui incarne par excellence la musique, le lyrisme et le chant.

Notre pari sera alors de **donner à Orphée une incarnation, à contretemps des présupposés mythologiques**. Chez Jelinek, Orphée apparaît en effet comme le fruit d'une société dysfonctionnelle qui érige des idoles. Son corps et son image deviennent des surfaces de projections et de fantasmes pour les fans qui tentent de soulager un vide impossible à combler.



Sublimer l'Ombre

Orphée et Eurydice forment un couple complexe. Si étymologiquement Orphée signifie « Obscur » le prénom initialement donné à Eurydice était « Agriopé » qui signifie « voix sauvage ». **Eurydice est donc aussi cette voix sauvage de l'écriture, aussi indisciplinée qu'indomptable, qui ne cherche qu'une seule chose dans l'ombre : la vérité dans toute sa crudité et sans fard.** Orphée traque quant à lui l'obscurité pour mieux la dompter, la transformer en un chant triomphal, en pleine lumière. Puisqu'il s'agit pour Eurydice de créer loin des feux de la rampe, nous nous appuyerons sur une autre écrivaine, profondément engagée pour l'émancipation du poétique féminin, jusqu'à en redessiner les contours de la langue française : Monique Wittig.

L'autrice des *Guérillères* (Minuit, 1969) évoque à son tour la force de ce couple mythique. Orphée s'échappant des Enfers et Eurydice lancée à sa poursuite, sont alors deux amantes unies dans une même course pour sortir ensemble et ressusciter, victorieuses.

*J/e dirais seulement comment tu viens m/e chercher
jusqu'au fond de l'enfer. Tu traverses à la nage la rivière
aux eaux boueuses sans redouter les lianes à moitié
vivantes les racines et les serpentes dépourvues d'yeux.
Tu chantes sans discontinuer. Les gardiennes des
mortes attendries referment leurs gueules béantes.*

Ce texte de Monique Wittig ne sera pas littéralement présent dans le spectacle mais il nous accompagnera. Une mise en résonance salutaire à mes yeux, qui permettra aux spectatrices et aux spectateurs de laisser résonner, de mettre en action et de diffuser la parole enfin libérée des Eurydices de notre siècle.

Marie Fortuit, décembre 2021

NOTES SCÉNOGRAPHIQUES

L'espace est divisé en deux parties : l'espace d'Eurydice, la salle d'attente, l'antichambre de l'entrée dans le royaume des ombres, et celui d'Orphée, entre les coulisses et la salle de concert du monde de vivant. Entre ces deux mondes, un voile, translucide, support de vidéo projection ainsi qu'un grand portant sur lequel flottent les vêtements-ombres d'Eurydice. La vidéo est une trace, un écho de ce qui nous parvient du monde des vivants, d'Orphée dans son errance dépressive dans les coulisses d'un concert hommage à son amour perdu, jusqu'à sa descente au monde des enfers.

L'espace de prise de parole d'Eurydice, à l'avant scène, est la salle d'attente très concrète de sa transition en Ombre. Ordinateur, photocopieuse, chaises de réunion, vestiaire, aquarium, machine à eau, cafetière, jeux d'enfants, et magazines. Un espace à la fois familier et étranger qui donnera à Eurydice une chambre à soi pour écrire, parler. L'imprimante deviendra un appui de jeu qui distribuera en live des représentations picturales du mythe, et donnera corps physiquement à son travail d'écriture, au texte. Quelques éléments choisis comme l'eau, l'encre, le lait, le sang, le sel, les jarres antiques distordront le réel pour faire de cette salle d'attente familière cet ailleurs mythologique, un monde sous marin, sous terrain, un monde humide et périssable qu'est le royaume des ombres.

L'espace d'Orphée, est constitué d'une estrade avec batterie, piano, micro, fleurs (des fans, des funérailles, du concert) ainsi que d'une petite table de loge sur lequel on trouvera miroir, photos, médicaments, alcool, bougies, fleurs, autant d'éléments de jeu servant la mise en scène narcissique de sa tristesse.

L'espace d'Orphée dans un premier temps inoccupé pourrait lui laisser la possibilité d'apparaître derrière le voile qui le sépare d'Eurydice, comme une vision lointaine derrière un tulle.

L'enjeu du travail de plateau et de créer et d'expérimenter des percées possibles entre ces deux espaces, par des bascules lumières, des flashes et apparitions, un voile qui s'ouvrirait le temps d'une chanson, Eurydice seule dans l'espace d'Orphée, le couple se déchirant dans l'espace d'Eurydice devenant leur lieu de vie passé, lui à fouiller dans son manuscrit, le couple s'aimant dans la loge...

Un espace qui se verra petit à petit traversé et ébranlé par le vent, l'air, symbole de la remontée vers le monde des vivants, et qui révélera le plateau comme un espace miroir, avec deux scènes, celle d'Eurydice face public, celle d'Orphée face lointain. Orphée chantant sa dernière chanson dos au public qui laissera Eurydice seule dans les débris d'une salle de concert vide.





« La musique n'est pas seulement une ruse captivante et captieuse pour subjuguier sans violence, pour capturer en captivant, elle est encore une douceur qui adoucit : douce elle-même, elle rend plus doux ceux qui l'écoutent, car en chacun de nous elle pacifie les monstres de l'instinct et apprivoise les fauves de la passion. »

Vladimir Jankélévitch, *La musique et l'ineffable*, 1983.



Auguste Rodin, *Orphée et Eurydice*, détail, 1883, Met Museum.

EXTRAITS DE OMBRE (EURYDICE PARLE)

Je ne sais pas ce qui glisse de haut en bas le long de moi, non, qui progresse péniblement, plutôt de bas en haut, serait-ce déjà arrivé au talon, au genou ? Quelque chose de doux, de fin de glissant comme un filet d'eau, d'ailleurs plutôt flatteur. Oui ça y est ! Quelque chose pénètre, ça fait mal, quelque chose s'est ouvert en moi, c'était quoi, je vous le dis ouvertement : je n'en sais rien. Ça a glissé en moi, je commence à avoir chaud, un instant, j'ai l'impression de devoir me décharger, me délester de mes vêtements ? Ça fuit, ça coule, peut-être ne pourrais-je plus me mettre au fourneau ni travailler à mon manuscrit tout juste commencé alors qu'à l'instant encore, ça semblait couler de source. C'était trop facile peut-être. Mon écriture, faut croire qu'elle fuit aussi, c'est comme ça que je le ressens, vous savez mon homme, lui, il chante. Le voilà qui aboule au son de sa bande originale. Ça l'a rendu célèbre.

Avec mes armes, avec les armes d'une femme, je mets un pied dehors et glisse d'emblée sur moi-même, sur cette peau larguée, je n'ai pas l'habitude de marcher sur une chose pareille, serait-elle à moi ? Ou alors au serpent ? Je ne sais pas. Cette peau appartient à l'un de nous deux. Ils ne m'ont servi à rien, mes magnifiques habits, je m'en déleste à présent, et voilà que maintenant, je suis à mon tour cette charge délestée. Je me tiendrais volontiers de nouveau à l'orée du bois, où ça s'est passé. Mes amies sont parties. Elles sont à elles-mêmes des appels d'urgence, elles pleurent, farfouillent à la recherche de leurs portables, espèrent un salut qui serait illusoire. de nouveau des pleurnicheries partout, de toutes parts. Dire que je suis tellement sensible au bruit, ah voilà, c'est mieux, à peine si je l'entends encore.

ELFRIEDE JELINEK

©Ulila Montan



« Elfriede Jelinek est née le 20 octobre 1946, à Murzzuschlag, en Styrie. Elle a grandi dans un pays ravagé par la guerre, hanté par les crimes nazis, au sein d'une famille mi-juive, mi-catholique, entre un père dépressif et une mère despotique. L'enfant unique est élevée à la viennoise, dressée à la musique, dans la solitude et la réclusion, dont elle n'a pu s'échapper qu'en se réfugiant dans l'écriture, en affrontant le monde indirectement, dans un face-à-face vital et violent avec les mots. Perçue en France comme une militante féministe engagée politiquement, elle n'a pourtant que très rarement défilé dans les rues de Vienne, où elle n'a presque jamais tenu de discours public. C'est à travers son œuvre que l'artiste a pris la parole, qu'elle a heurté les consciences et dynamité les formes.

« Les écrivains qui utilisent le « je » en se désignant eux-mêmes ne m'intéressent pas. Seuls m'intéressent ceux qui connaissent la vulnérabilité du Moi, qui disent « Je » mais désignent autre chose qui n'est ni le Ça ni le Surmoi mais tous ce qui les traversent en écrivant.

« Cette rage me submerge toujours autant, sans quoi je n'écrirais pas. On a besoin d'un moteur pour faire une chose aussi absurde, sinon on ne resterait pas là à scruter un écran en attendant quelque chose en retour.

Son roman *Lust* (1989 ; Jacqueline Chambon, 1991) a exhibé la violence sexuelle et son grand roman *Enfants des morts* (1995 ; Seuil, 2007) dénoncé le crime nazi. Avec sa pièce *Président vent du soir* (1987, non traduit), elle s'est attaquée directement aux responsables politiques, et a fustigé le silence des intellectuels dans son essai « Ceux qui se taisent » (1995, non traduit). Tapant frénétiquement sur sa machine à écrire comme sur le clavier d'un piano, Elfriede Jelinek s'est entièrement consacrée à la composition d'une œuvre radicale, tordant le cou à la langue pour lui faire cracher ses fausses vérités, éliminant progressivement auteur, action et personnage pour créer une gigantesque partition. Ses premiers poèmes, *L'ombre de Lisa* (1967, non traduit), étaient déjà des variations sur le sexe et la mort. Sa pièce de théâtre *Ombre (Eurydice parle)* (2013) déconstruit le mythe d'Orphée et d'Eurydice en redonnant voix à Eurydice. Son drame *Rage* (2016, non traduit), est une litanie épique de la barbarie moderne. Et enfin son dernier texte en date s'en prend au trumpisme avec *Sur la voie royale* (2019). »

La vie dématérialisée du Nobel Elfriede Jelinek,
Christine Lecerf, journal « Le Monde », 9 octobre 2016.

Marie Fortuit / metteuse en scène

Marie Fortuit commence par jouer au football au PSG avant de se tourner vers le théâtre à 17 ans. Elle se forme auprès d'Armel Veilhan dans un Cours Alternatif et d'Antoine Campo à Ange Magnetic Théâtre, avant d'intégrer la Compagnie Théâtre A en 2008. Elle joue sous la direction d'Armel Veilhan, Liciño Da Silva, Marie Normand, Odile Mallet, Erika Vandelet, Nathalie Grauwin. Elle participe aux performances des plasticiennes Alice Lescanne & Sonia Derzypolski et joue dans la création de Rébecca Chaillon : *La chèvre...* Elle collabore également à l'écriture du dernier spectacle de la compagnie Komplex Kapharnaum : *Les Immobiliers*.

Licenciée d'histoire et d'arts du spectacle à Paris III Censier, elle co-fonde et co-dirige de 2009 à 2015 La Maille, fabrique théâtrale dédiée aux écritures contemporaines aux Lilas (réseau Actif Ile-de-France). En 2013, elle y crée sa première mise en scène *Nothing hurts* de Falk Richter, repris au Triton, scène de musiques actuelles.

De 2014 à 2018, elle est assistante à la mise en scène de Célie Pauthe, directrice du CDN de Besançon, pour les créations *La Bête dans la Jungle* d'Henry James, *La Fonction Ravel* de Claude Duparfait, *Un amour impossible* de Christine Angot. Elle joue dans sa dernière création *Bérénice* de Jean Racine (Théâtre de l'Odéon). Elle est artiste associée du projet de Séverine Chavrier au CDN d'Orléans, avec qui elle collabore occasionnellement. Elle a également été associée aux Plateaux Sauvages en 2018-2019 pour *Le Pont du Nord*, spectacle qu'elle écrit et met en scène, qui est créé en 2019 au CDN de Besançon puis au Théâtre du Garde-Chasse aux Lilas et à L'Echangeur à Bagnolet. Il est repris en 2021 au CDN de Béthune, d'Orléans et au TPR à La Chaux de Fonds. Elle a créé en 2021 une forme musicale autour des chansons d'Anne Sylvestre : *La Vie en vrai*, actuellement en tournée.

Elle dirige à Besançon et à Orléans des ateliers avec des lycéens, des étudiants et depuis 2017 en prison avec comme thématique le lien entre football et théâtre. En 2022, elle travaillera avec le CHV de Valenciennes en partenariat avec le Phénix, scène nationale.

Ombre (Eurydice parle) de Elfriede Jelinek est sa prochaine mise en scène.

Romain Dutheil / comédien (Orphée)

Romain Dutheil débute sa formation en 2002 au conservatoire d'Orléans. C'est en 2008 qu'il entre à l'École Régionale d'Acteur de Cannes (ERAC) pour continuer sa formation. À cette occasion il collabore avec Youri Pogrebitchko, Hubert Colas, Robert Cantarella. Il participe à *Phèdre(s)* mis en scène par Charlotte Clamens et Valérie Dreville, création de fin d'étude en 2011 au théâtre de l'aquarium. En 2011 il intègre le groupe d'élèves-comédiens de la Comédie-Française où il joue sous la direction de Catherine Hiegel dans *L'avare* de Molière, de Jérôme Deschamps dans *Un fil à la patte* de Georges Feydeau, d'Alain Françon dans la *Trilogie de la Villégiature* de Carlo Goldoni, et d'Eric Ruff dans *Peer Gynt* d'Enrik Ibsen.

En 2012 il fait partie de la troupe permanente du CDN de Besançon. Ainsi il collabore avec Philippe Lanton, Robert Sandoz et Christophe Maltot. À la rentrée de la saison 2013 il joue le rôle de Maurice dans *Le Bourgeois de Feydeau* mis en scène par Nathalie Grauwil. Il collabore en tant que comédien avec Nicolas Lormeau dans l'adaptation du roman *Elle et Lui* de Georges Sand, Fabian Chappuis dans *Andorra* de Max Frish, Armel Veilhan dans *Si bleue si bleue la mer* de Nis-Momme Stockmann. Récemment vous avez pu le voir dans *Arthur et Ibrahim ainsi que dans Projet Newman*, deux créations de la compagnie du double.

Par ailleurs Romain collabore avec la compagnie Hérétique pour leur première création *Illusions* mis en scène par Julien Romelard en mars 2021. Il participera à la prochaine création de la Compagnie du Double, *Histoire(s) de France*. Par ailleurs Romain Dutheil travaille sur différents projets de cinéma et de télévision.

Virgile L. Leclerc / comédienne (Eurydice)

Elle commence ses études de théâtre en classe préparatoire littéraire. En 2009, elle joue dans *Hamlet montage*, mis en scène par Maryse Meiche et Aline Vattier. Après un stage d'installation-performance en Thaïlande, où elle est initiée au mime corporel, elle travaille avec Bruno Wacrenier, Lorène Menguelti, Françoise Roche. En 2013, elle rejoint le collectif CRISIS qui questionne le genre dans les soirées parisiennes.

Elle intègre la compagnie Avant l'Aube et joue dans *L'Âge libre*. La même année, elle entre au conservatoire du 6ème arrondissement, avec Bernadette Lesaché et Sylvie Pascaud. Elle joue dans *SE/PARARE* mis en scène par Laura Thomassaint et remporte le prix d'interprétation féminine de l'édition 2015 du festival Rideau Rouge.

Elle joue dans *La Machine*, une création dirigée par Laetitia Guédon, et travaille sous la direction de Niels Arestrup et Brigitte Catillon lors d'un stage sur *La Mouette* de Tchekhov. En 2017, elle joue dans *Je ne voudrais en aucun cas qu'on me vole ma mort* de Laura Thomassaint, présente *Où va ma rage*, un seul en scène politique au festival Texte en Cours de Montpellier et participe au Festival Univers des Mots avec *Je suis Sorcière*, un projet de mise en maquette porté par la Cie Avant l'Aube.

En 2018, elle rejoint la compagnie MKCD et joue *Phèdre/ Salope* à La Loge, joue dans le film *Je ne suis pas un homme facile* d'Eléonore Pourriat et intègre le compagnonnage au Théâtre Gérard Philipe pour son projet de mise en scène sur les *Disparitions volontaires*, *Billie*.

Elle rejoint ensuite le repas-spectacle *Petits effondrements du monde libre* mis en scène par Guillaume Lambert / *L'instant Dissonant*, et participe à la création collective *Mes parents morts vivants*, présentée au Lynceus Festival 2019. Elle est également DJ.

Louise Sari / scénographe

Après un BTS Design d'espace à l'école Boule à Paris, elle passe un an aux Beaux-arts de Milan, puis intègre la section scénographie de l'ENSATT en 2012. Elle y acquiert des compétences en construction de décors, et une maîtrise de la scénographie théâtrale qu'elle développe notamment aux côtés de Gwenaël Morin et Séverine Chavrier.

Elle réalise de courtes vidéos d'autofiction, participe au montage de la Biennale d'art contemporain de Lyon et intègre pendant deux mois les ateliers du Théâtre de Nanterre-Amandiers. Pour sa dernière année à l'ENSATT, elle est scénographe de Daniel Larrieu pour l'atelier spectacle *Nuit's*. Depuis sa sortie, elle s'associe au collectif foule complexe pour réaliser des installations interactives notamment à la Fête des Lumières 2016, Lyon. Elle réalise la scénographie de *Rock'nChair*, spectacle de danse jeune public d'Arthur Perole au Théâtre National de Chaillot, de *Juste la fin du monde* mis en scène par Clément Pascaud au T.U à Nantes, et d'une adaptation d'*Un amour de Swann* de Nicolas Kerszenbaum à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon.

Depuis 2015 elle collabore régulièrement avec Séverine Chavrier notamment pour la création de *Nous sommes repus mais pas repentis*, et *Après coups projet un-femme n°2*. Elle a créé la scénographie du *Pont du Nord* de Marie Fortuit.

Floriane Comméléran / dramaturge

Floriane Comméléran est metteure en scène, dramaturge et comédienne. Après des études universitaires de lettres, elle se forme dans un premier temps au cours Florent et à l'Ecole Auvray Nauroy, puis lors de stages auprès de chorégraphes et metteur.es en scène tel.les que Dominique Brun, Yves- Noël Genod, Lazare, Bénédicte Le Lamer, Claude Dégliame et Jean-Yves Ruf.

Elle travaille en tant qu'interprète sous la direction : d'Anaïs de Courson, de Guillaume Clayssen et de Muriel Vernet. Elle met en scène un spectacle à partir de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil et d'*Agatha* de Marguerite Duras : « Les Lectures Illimitées ou l'autre état », et travaille actuellement à sa prochaine création, la suite fantasmée du film *Persona* de Bergman : « Elisabeth Vogler » (création 2022). Elle assiste à la mise en scène Francesco Biamonte sur un opéra contemporain qui mêle chant lyrique et théâtre d'ombres, *Ombres du Minotaure* (Théâtre du Passage et Théâtre de l'Oriental en Suisse) et collabore à la dramaturgie sur la prochaine création de Marie Fortuit, *Ombre (Eurydice parle)* d'Elfriede Jelinek.

Elle fait partie du comité *Jeunes Textes en Liberté*, comité qui met un point d'honneur à défendre une meilleure représentativité de la diversité et de la parité sur la scène théâtrale

Elisa Monteil / créatrice sonore

Elle est comédienne, performeuse et créatrice sonore. Elle réalise des pièces de fictions et des documentaires radiophoniques, pour Arte Radio (*Tordre le paysage*, *Wendy et moi*, *La vie de château...*) et France Culture (*Des corps et des cordes*), mais également pour la revue Jef Klak (*Sorcière, sorcières*).

Elle collabore depuis 2011 avec la performeuse et metteuse en scène Rébecca Chaillon, pour la création sonore des spectacles et en tant qu'interprète (*Je vous aime bien mais je me préfère*, *L'Estomac dans la peau*, *Monstres d'amour*, *Cannibale (laisse-moi t'aimer)*, *Rage dedans (32 fois)*, *Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute*). En tant que comédienne et créatrice son, elle a travaillé notamment avec le circassien Camille Boitel (Cie L'Immédiat), les metteurs en scène Louise Dudek (Cie M42), Anthony Thibaut (Cie La Nuit te soupire), Armel Veilhan (Cie Théâtre A), Yan Allégret (Cie So Weiter).

Elle participe comme performeuse au dernier film d'Emilie Juvet, *My body my rules*. Elle réalise avec Laure Giappiconi et La Fille Renne des courts-métrages qui abordent les corps et les sexualités, remarqués en 2018 au Festival du Film de Fesses de Paris, et au Porn Film Fest de Berlin. Elle crée en 2016 le site collaboratif de porno sonore, *Super Sexouïe !*

Mathilde Forget / écriture et composition des chansons

Mathilde Forget est une auteure, compositrice et interprète française.

Elle commence la musique au conservatoire d'Angers à l'âge de six ans. Elle joue du piano et de la guitare. Elle obtient un master de création musicale spécialisée en MAO (musique assistée par ordinateur) en 2010. Elle a reçu le Prix Paris jeunes talents en 2014 pour son EP (extended play) de chanson « Le sentiment et les forêts ».

Diplômée du master de création littéraire de Paris 8 elle écrit des nouvelles dans les revues « Jef Klak » et « Terrain vague ».

Elle a publié chez Grasset *À la demande d'un tiers* (2019), un premier roman très remarqué qui a été sélectionné pour le Prix du roman Fnac 2019. Son deuxième roman, *De mon plein gré*, sera publié en mars 2021 chez Grasset.

Esmeralda Da Costa / créatrice vidéo

Esmeralda Da Costa, est une vidéaste franco-portugaise.

Diplômée de la Villa Arson en 2011, elle vit et travaille à Paris. Elle réalise des vidéos, performances, installations immersives et sonores, photographies et gravures. Elle a participé à de nombreux festivals d'art vidéo ainsi qu'à des expositions collectives (L'Écho du silence, Espace 16K - Kremlin-Bicêtre, 2020, Institut Français de Casablanca - Maroc, 2019, Sélection Officielle Arte Video Night #7, MEP - Paris, 2015 ...).

Son travail a fait l'objet également de plusieurs expositions personnelles, notamment à l'Anis Gras à Arcueil en 2019, au Centro Cultural Adriano Moreira à Bragança (Portugal) en 2017. Elle collabore régulièrement avec la metteuse en scène Alexandra Lacroix (Compagnie MPDA) et anime des ateliers vidéos dans les lycées à Herblay depuis 2017.

Thomas Cottereau / créateur lumière

Après différentes formations dans le domaine du spectacle vivant, il collabore à plusieurs créations pour le théâtre, la danse, la musique actuelle et le cirque en tant qu'éclairagiste, vidéaste ou régisseur général.

Il rencontre Joël Jouanneau au TNS, et devient son collaborateur artistique et éclairagiste durant près de dix années (*L'entreciel* de Marie Gerlaud, *Le naufragé* de Thomas Bernhard, *Dans la pampa* d'après Jorge Louis Borges, *L'enfant caché dans l'encrier* de Joël Jouanneau, *Le dernier rail* de Joël Jouanneau, *Ronce Rose* de Éric Chevillard). Il assure également la régie générale de créations de Stanislas Nordey, *Qui a tué mon père* de Édouard Louis et Pascal Rambert, *Deux amis* de Pascal Rambert, réalise des créations lumières pour Jean-Paul Wenzel, Laurent Bellambe, la Cie Volti Subito, Sophie Guibard, Emilien Diard-Detoeuf, David Clavel, et collabore, lors de différentes créations ou tournées (nationales et internationales) avec John Arnold, Yves Beaunesne, Valérie Berthelot, Benoit Bradel, le Collectif 18.3, Boris Gibé et Florent Hamon, Julien Gosselin, Charlotte Lagrange, Olivier Oudiou, Robyn Orlin, Christophe Rauck, Matthieu Roy, Le Théâtre du Peuple, Thierry Thieû Niang, Armel Veilhan, Guillaume Vincent, Lou Wenzel.

Coline Dubois-Gryspeert / créatrice costumes

Coline Dubois-Gryspeert est créatrice costumes. Après un DMA Costumier-Réalisateur (Paul Poiret, Paris 11e) et une Licence Arts du Spectacles, elle intègre l'ENSAAT à Lyon et poursuit ses études en conception-costumes.

Son diplôme obtenu, elle commence sa carrière à l'Opéra de Lyon comme chargée de production costumes et assiste plusieurs costumiers de renom (Ralph Myers, Richard Hudson...) sur des productions internationales, opéras et ballets. Travailler avec des équipes anglo-saxonnes lui donne envie de découvrir le monde du spectacle au-delà des frontières et elle décide de s'installer à Melbourne, Australie. Elle y intègre les ateliers de l'Australian Ballet en tant que couturière, puis prolonge l'expérience au Royal New Zealand Ballet à Wellington deux ans plus tard.

Prenant goût à cette expérience internationale, elle rejoint plusieurs tournées du Cirque du Soleil. En trois ans, elle travaille dans 3 continents et plus de 30 pays. Lorsque la pandémie du Covid-19 frappe, elle décide de se consacrer à un projet plus personnel, celui de créer une marque de lingerie qui s'affranchit des codes binaires appelé *Figure.s*. Depuis lors, elle réfléchit sur comment dégenrer la mode, notamment les dessous, si proche d'une anatomie souvent conventionnelle et normée.

Elle s'installe pour se faire à Berlin, berceau du mouvement Queer en Europe. Elle y rencontre également la réalisatrice de films indépendants Anne Zohra Berrached et signe les costumes de plusieurs productions.

LA COMPAGNIE *LES LOUVES À MINUIT*

La compagnie **Les Louves à Minuit** a été créée en 2020 à Saint-Saulve à côté de Valenciennes. C'est une compagnie dirigée par la metteuse en scène, comédienne et autrice Marie Fortuit.

Marie Fortuit commence par jouer au PSG quand elle est adolescente avant de se tourner vers le théâtre à 17 ans. Elle crée la compagnie Les Louves à Minuit après avoir co-dirigé La Maille, un lieu alternatif dédié aux écritures contemporaines aux Lilas (réseau actif) de 2010 à 2015. En 2013, elle y crée sa première mise en scène *Nothing hurts* de Falk Richter. De 2014 à 2018 elle assiste Célie Pauthe et occasionnellement Séverine Chavier. En 2019 elle monte *Le Pont du Nord*, spectacle qu'elle écrit et met en scène, production déléguée du CDN de Besançon où le spectacle est créé en octobre 2019 pour 6 représentations. Il est ensuite repris au Théâtre du Garde-Chasse aux Lilas, puis pour 10 dates à l'Echangeur de Bagnolet. Le spectacle sera repris au CDN de Béthune et d'Orléans en mai 2021 et au TPR à La Chaux de Fonds en octobre 2021.

La compagnie Les Louves à Minuit explore le rapport du langage et du corps dans l'intime et dans la société à travers les textes contemporains et l'écriture de Marie Fortuit, les chansons, la musique classique et le football.

La place de la musique est fondamentale dans le travail de la compagnie. Marie Fortuit a créé un spectacle musical autour des chansons d'Anne Sylvestre en septembre 2021 au CDN de Besançon, *La Vie en Vrai*, qui tourne depuis en région Hauts-de-France et sur le territoire Français et Suisse.

La compagnie a également à cœur de mener des actions culturelles et de sensibilisation des publics, dans les lycées, des universités, avec des groupes d'amatrices et d'amateurs, mais aussi dans les prisons ou les hôpitaux. Depuis 2017 Marie Fortuit mène notamment dans les prisons un travail spécifique sur le lien entre le football et le théâtre à travers un travail d'improvisations liés aux souvenirs des grands matchs.

Marie Fortuit a été associée aux Plateaux Sauvages pour la saison 2018-2019 et elle est associée aux CDN de Besançon et d'Orléans depuis 2018. Sa prochaine mise en scène est *Ombre (Eurydice parle)* de Elfriede Jelinek.

Daniel-Lacombe, la metteuse en scène et désormais directrice du Méta (centre dramatique national Poitiers-Nouvelle-Aquitaine), a su conserver cet entre-deux. Entre conte, réalité, comédie, tendresse... Les temps, aussi, sont respectés, leurs accélérations, les arrêts sur image comme les rembobinages et autres flash-back.

« *Là c'est le matin, là c'est le soir, là c'est le matin* » et ainsi de suite répète grand-père. Et c'est presque tout, puisqu'il meurt. Sans prévenir. Pendant que grand-mère Édith répète, tasse à la main, que « *ça, c'est un bon café* ». Et voici la séquence cimetière. Encore plus décapante. Le pasteur, peut-être l'a-t-il annoncé au micro, mais il ne sait plus, il doute, mais il grille d'envie de montrer ses fesses à l'assistance. Pendant que Kenny, son fiston, tente, lui de se faire aimer par Amanda, la demoiselle qui en aime un autre, Herbert, à qui appartient le chien, et qui, médecin, diagnostique à Édith une maladie définitive.

UN BALLET SUR DES RAILS, UNE CHORÉGRAPHIE ORCHESTRÉE PAR UN GÉOMÈTRE

Les scènes s'enchaînent, s'entrechoquent et pourraient le plus souvent intervenir dans un ordre différent. Ce qui ne nuirait pas au déroulement de l'ensemble, puisque, dans cet univers, nous avons été prévenus, « *le temps n'est pas chronologique* », comme dans nos rêves. Et puis, comme le dit encore le pasteur, « *la mort tout comme la naissance font partie de la vie. La carte du monde change, les entreprises ferment et nous, nous n'y pouvons rien!* » Ce qui n'empêche pas chacun, justement, d'intervenir ou de tenter de le faire, pour que ce récit déjà écrit soit finalement corrigé. Mais c'est prévu aussi, bien entendu.

Les uns et les autres se croisent, alors que rien ne les prédestinait forcément à ces rencontres fortuites. Chacun, par sa sensibilité, exprimant ses rêves.

Avec plus ou moins de bonheur, puisque si Sunny meurt, c'est à cause d'une balle perdue qui a ricoché trop de fois avant de l'atteindre. Dans ce foisonnement, les comédiens qui, au propre comme au figuré, passent de l'ombre à la lumière, sont bien à leur place et dans leur rôle. Citons dans le désordre alphabétique Mathilde Viseux, Étienne Bories, Jean-Baptiste Szeot, Mathilde Panis, Étienne Kimes, Ludovic Schoendoerffer, Elsa Moulineau.

Les indications de l'auteur précisent que « *la scénographie est faite d'accessoires en attente sur des plateaux mobiles, rangés en fond de scène sous une passerelle* ». Au sol, des rails permettent aux éléments du décor d'avancer ou de disparaître dans le noir, dans un ballet qui pourrait être chorégraphié par un géomètre. Qu'il s'agisse d'un banc, d'un pont, d'un coin salon avec fauteuil et lampadaire ou de la croix sur la tombe au cimetière.

Respectant cette didascalie, Pascale Daniel-Lacombe a imaginé un univers épuré, dans lequel chaque personnage est soit en action, soit en attente, en second plan en quelque sorte. Les uns et les autres se croisant, alors que rien ne les prédestinait forcément à ces rencontres. Présenté pour la première fois lors des Rencontres d'Hiver, du 24 au 29 janvier, à Poitiers, *Dan Da Dan Dog* est une sorte de polar qui ne surfe pas sur l'air du temps mais chatouille ses plaies. Laissant à chacun sa marge de sensibilité s'épanouir. Dans cet univers, quelques trucs invisibles emmènent même Édith dans les airs, et c'est magique. De l'ensemble émane une poésie vaporeuse qui donne envie de rêver encore, au-delà de l'interminable hiver glacé. ■

GÉRALD ROSSI

Du 6 au 9 mars au Théâtre de l'Union, à Limoges ; du 13 au 16 mars, au Préau, à Vire ; puis en tournée.

Eurydice l'ouvre, et ce n'est pas pour ne rien dire

THÉÂTRE Marie Fortuit adapte et met en scène *Ombre (Eurydice parle)*, de l'auteur et prix Nobel de littérature Elfriede Jelinek. Un des spectacles les plus réjouissants du moment.

On a toutes et tous biberonné au mythe d'Orphée, cet amoureux transi qui parvient à descendre aux Enfers avec sa lyre pour sauver Eurydice, sa bien-aimée piquée par un serpent. L'histoire finit mal. Orphée jette un œil à Eurydice pour s'assurer de sa présence. Trop tôt. Et c'est trop tard. Eurydice s'évapore et retourne définitivement aux Enfers. Fin de l'histoire pour la nymphe. Début du mythe.

Elfriede Jelinek, dont l'œuvre, radicale, subversive ne fait pas dans la dentelle, a écrit *Ombre (Eurydice parle)*. Un long monologue intérieur qui donne la parole à Eurydice. Où l'on devine que son cher et tendre, pop star égoцентриée, toujours flanqué de groupies hystériques (on songe à la chanson de Michel Delpech *Quand j'étais chanteur*), éprouve pour Eurydice un amour plus intéressé qu'autre chose. Où l'on comprend qu'Eurydice veut rester aux Enfers, trop heureuse d'avoir quitté ce compagnon encombrant et bruyant, cette vie où elle n'avait jamais son mot à dire. L'image d'Épinal de ce couple mythique en prend pour son grade. Jelinek claque le bec à la vision romantique qui

fait d'Eurydice une victime de plus et d'Orphée un héros.

Tout commence par un court métrage (d'Esmeralda Da Costa) qui évoque ces films de famille en super-huit d'antan. Eurydice et Orphée s'apprêtent pour leur mariage. La fête est belle et simple, la campagne environnante des plus bucoliques, les demoiselles et damoiseaux d'honneur d'une beauté angélique. Las! quelque chose cloche. Eurydice court pieds nus puis se baigne dans la rivière. Allongée dans l'eau, entourée de fleurs, son corps, tel celui d'Ophélie, flotte à la dérive. Arrêt sur image.

IMPÉTUEUSE ET FACÉTIEUSE

Retour au plateau. Eurydice est allongée sur des marches comme dans un linceul. Derrière elle, derrière une voile, on aperçoit une loge d'artiste, des fleurs, des bouteilles d'alcool, des instruments de musique. Nous sommes dans les coulisses d'une salle de concerts. Au premier plan, un bureau, une imprimante, un enchevêtrement de papiers, un magnétophone à bande, quelques magazines (genre *Salut les copains*), un espace comme une salle d'attente, un entre-deux où aurait trouvé refuge Eurydice. Une très belle scénographie que l'on doit à Louise Sari.

La mise en scène de Marie Fortuit sublime le texte de Jelinek. Elle le réenchante, sans jamais trahir ni la radicalité ni l'humour, qui se conjuguent sans fausse note. Elle a eu l'idée d'inviter Orphée, de le faire chanter (chansons de Mathilde Forget) dans un costume et des chaussures pailletées qui lui donnent des airs de chanteur yéyé. Marie Fortuit, comme Jelinek, joue sur de joyeux anachronismes. On passe du royaume d'Orphée à celui d'Eurydice en un clin d'œil. On rit d'entendre Eurydice s'agacer des messages intempestifs que lui envoie Orphée. Quand c'est non, c'est non! Elle n'en peut plus de ce bellâtre qui joue les rock stars et la laisse dans l'ombre. Dans l'ombre elle était, dans l'ombre elle sera désormais, et c'est à cet endroit qu'elle retrouve la lumière. Virgile L. Leclerc maîtrise cette partition avec grâce et force. Elle est une Eurydice impétueuse, facétieuse, qui se rit d'elle-même. Elle impressionne par son jeu, précis, puissant. Quant à Romain Dutheil, s'il n'a pas le beau rôle, il tient bien son rôle. ■

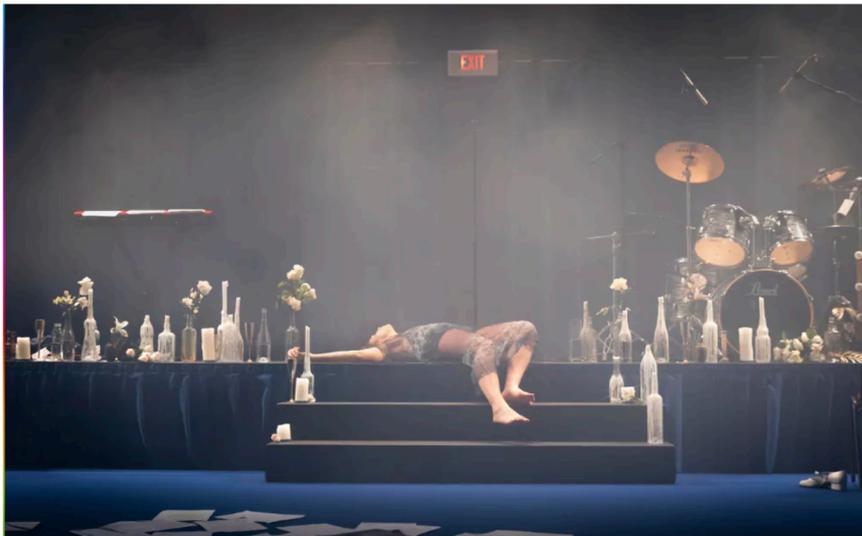
MARIE-JOSÉ SIRACH

Le spectacle s'est joué aux Plateaux sauvages, à Paris 20^e. En tournée du 28 février au 17 mai. D'autres dates à venir. Le texte est publié à l'Arche.



Eurydice (Virgile L. Leclerc), entre grâce et force, est allongée sur des marches, enveloppée comme dans un linceul. Une belle scénographie signée Louise Sari. PAULINE LE GOFF

Eurydice sort de l'ombre



Sous la plume d'Elfriede Jelinek, Eurydice est une ombre certes, mais elle parle, elle se vide de tout ce qu'elle n'a jamais dit et ce faisant, accouche d'elle-même. Marie Fortuit en tire un spectacle de toute beauté, baigné d'humour et de mélancolie, qui rend grâce aux ombres de toutes espèces, pourvues qu'elles soient féminines.

Plus jamais on n'écouterait le mythe d'Orphée de la même manière. Depuis qu'Elfriede Jelinek a rendu sa voix à Eurydice dans un texte dense, radical et subversif, depuis que Marie Fortuit en a fait un spectacle fort et frémissant, la légende bien ancrée dans l'imaginaire collectif issu des récits fondateurs se renverse, se retourne comme un gant pour nous montrer sa doublure et ses coutures.

Orphée devient un personnage secondaire, relégué à l'arrière-plan, tandis qu'Eurydice, sa femme, celle qui passe de vie à trépas, celle qui n'avait pas son mot à dire, déroule sa logorrhée intarissable, une parole trop longtemps retenue, empêchée, qui s'exprime enfin et ce faisant, la fait apparaître. Et **Eurydice l'invisible, en parlant, s'auto-crée sous nos yeux.** Exit le mythe de l'amour fou, des deux amants épris à la vie à la mort, qui imprègne d'une vision romantique ce récit plein de mystère où l'homme brave les enfers pour arracher sa bien-aimée à son destin tragique. Souvenez-vous, piquée par un serpent mortel, Eurydice, la pauvre, succombe le jour de son mariage. Encore une héroïne sacrifiée sur l'autel d'une littérature imprégnée de pensée patriarcale.

Chez Elfriede Jelinek, Eurydice est une fashion victime en mal de mère, fiancée à un chanteur populaire, qui tente vainement d'écrire. Mourir la coupe dans ses velléités artistiques, dans sa folie des fringues, dans sa relation peu épanouissante avec une star narcissique obsédée par ses fans, une armée de mininettes en furie qui accompagne ses concerts de cris suraigus. Mourir devient une opportunité unique pour renaître à elle-même. De l'énorme masse textuelle de Jelinek, monologue intense et très écrit, teinté d'humour et de jeux récurrents sur les sonorités de la langue (traduction délectable de **Sophie Andrée Herr**), **la metteuse en scène Marie Fortuit tire une sublime matière théâtrale qu'elle frictionne à d'autres registres pour créer un dispositif protéiforme imprégné de cinéma, d'archives sonores, de musique live.** On pouvait redouter, au vu de la longueur de la pièce et de l'aspect très littéraire de la langue, une transposition scénique indigeste. Un long tunnel de texte, certes passionnant, mais peinant à faire théâtre. Que nenni, le passage s'opère non seulement avec fluidité mais aussi, et c'est là tout le charme de ce spectacle, avec grâce.

Le film qui ouvre le bal de ses images bucoliques (superbe réalisation d'Esmeralda Da Costa) donne le ton, l'ambiance est à la fête mais la cérémonie du mariage et son banquet affilié annoncent d'emblée le drame qui couve. La musique irrigue les scènes comme un mauvais présage, les verres se renversent, les regards se voilent, et l'écran se nimbe de fumée. Telle une Ophélie shakespearienne, Eurydice flotte au milieu des fleurs, empoisonnée. La fatalité la condamne une fois de plus. Mais la suite prend un nouveau virage, conduit par la réécriture féministe de l'autrice autrichienne, lauréate du Prix Nobel de Littérature en 2004. Le rideau de l'écran tombe, découvrant le corps de la comédienne, allongée, inerte, sur un autel habillé de bouquets et de bouteilles-bougies. La scénographie, de toute beauté, signée **Louise Sari**, imprègne l'âme de son chromatisme bleu et de ses nuances de lumière. Elle se divise en deux espaces, deux mondes, celui des vivants, où Orphée règne encore, celui des ombres, où Eurydice échoue et qui ressemble à la pièce d'un appartement avec penderie chargée de vêtements et meubles d'usage, purgatoire aux accents quotidiens où elle évoquera sa vie d'avant.

Virgile L. Leclerc, sculpturale et envoûtante, prête sa voix chaude et légèrement voilée, son débit mélodieux, son visage de tragédienne et son corps athlétique aux mots de Jelinek. Qu'elle soit à l'horizontal de sa sépulture, se trainant au sol pour s'en extraire et arpenter cet au-delà qui ressemble à ici-bas, ou du haut de sa verticalité retrouvée, son parcours physique suit l'évolution de son émancipation. En Eurydice réinventée, la comédienne (dont on a déjà pu admirer la présence et la puissance dans *Ceci est mon corps* d'**Agathe Charnet**) excelle, incarnée et musicale dans tout son être. En retrait mais représenté également, charismatique à souhait, **Romain Duthel est son Orphée en veste de lumière, tantôt au chant, tantôt à la batterie ou au clavier, il accompagne par touches légères la conscientisation verbale d'Eurydice** et rythme de temps à autre les assauts du texte, soutien instrumental et évocation de leur passé commun. Lui aussi donne chair au personnage du mythe, l'ancre dans le concret d'une relation qui a existé et révèle la fascination troublante qu'il exerce.

Jouant sur les transparences via les voiles d'un rideau qui sépare ou réunit les deux espaces, le spectacle joue aussi sur nos ambiguïtés, nos contradictions, la difficulté à changer de paradigme, à laisser derrière soi sa vieille peau, ses habits inutiles, ses liens toxiques, ses pensées dépassées et stériles. **En passant de vie à trépas, Eurydice se libère, de ses sentiments, de son rôle de femme, de son envie d'écrire, de sa fièvre acheteuse, de son enveloppe charnelle.** Et rejoint dans l'ombre toutes les ombres, toutes les autres, les sacrifiées, les suicidées, les disparues, toutes celles qui se sont tuées à jamais. Mais dans cette obscurité où le paraître n'a plus lieu d'être, paradoxalement, Eurydice libère une parole enfouie, une parole vraie et cathartique. Elle se débarrasse, se reprend et se comprend, se pense et se pense, s'affirme comme un « je ». Existe enfin.

Et si l'histoire d'Orphée et d'Eurydice ne s'était pas passée comme on la raconte ? Si Eurydice avait décidé de ne pas quitter les Enfers ? C'est le postulat qu'explore, avec la passion et l'emportement qu'on lui connaît, Elfriede Jelinek.

Derrière un voile se tient le tombeau d'Eurydice. Le voile se fait écran sur lequel défilent des épisodes de sa vie avec Orphée, l'évocation de leur amour romantique, lui en rockeur assailli de fans, elle en compagne, assujettie à son homme, qui délaisse l'écriture et se laisse porter, réduite à ses fringales de shopping. La vidéo est une trace de ce qui parvient du monde des vivants. Eurydice est morte, dit la mythologie, le jour de ses noces, mordue par un serpent en tentant de fuir Aristée, un fils d'Apollon qui la poursuivait de ses assiduités. En guise de représailles, ses compagnes, les nymphes, firent périr toutes les abeilles. Du royaume des morts, du bord de son tombeau, c'est son ombre qui se dresse, morte sans l'être tout à fait. Orphée a décidé de la retrouver. Elle est la source d'inspiration dans laquelle il puise son succès.

Trois espaces pour un passage entre les mondes

Au centre, au fond de la scène, entouré de fleurs qui sont aussi bien celles qui accompagnent la dépouille d'Eurydice que les offrandes au chanteur et musicien des fans d'Orphée, Eurydice est allongée dans un décor de belle au bois dormant ou d'Ophélie belle et pure que la nature environne et baigne. À l'avant-scène, devant l'écran qui présente l'écho de leur passé, se trouve le monde intermédiaire, celui des hésitations, de l'entre-deux, du passage vers le monde des Ombres. Celui où l'air du monde extérieur passe encore, où Orphée même fait une apparition. Y voisinent jarre antique et ordinateur, portant à vêtements et bureau, cafetière et imprimante. C'est l'espace d'Eurydice, celui où elle écrit, où elle tente d'exister pour elle-même, de se créer une réalité face au mythe. Demi-vivante en mal d'exister, demi-morte dont quelques fils tiennent encore à la vie. De part et d'autre du tombeau, comme embrumé, se tient l'univers d'Orphée, ses instruments de musique – batterie, piano –, une petite table de loge où trônent médicaments et alcool, compagnons obligés, et les bougies et les fleurs qui attestent de sa tristesse. Un univers animé par les cris assourdis des fans en délire, théâtralisés comme la mise en scène par Orphée de son deuil.

Le choix d'Eurydice

Ainsi Eurydice convainc-t-elle Orphée qu'exploiter la douleur de sa perte à travers la musique vaut plus pour lui que la perte elle-même. Parce qu'elle a décidé de rester, de devenir ombre parmi les ombres, d'échanger l'ombre qu'elle était dans la réalité avec la possibilité de devenir la réalité d'une ombre. Qu'elle troque l'obligation avec le libre choix. Eurydice portait initialement, dans la mythologie, le nom d'Agriopé, de « vie sauvage ». C'est paradoxalement dans sa mort qu'elle retrouvera sa vie, qu'elle rassemblera les morceaux épars d'elle-même, qu'elle se reconstituera. Revendiquer sa propre perte pour éviter qu'on vous l'inflige, telle sera sa décision et son moyen d'exister. Une étrange manifestation de la liberté féminine au regard de notre époque, qui s'exprime à travers un texte qui aurait gagné à être resserré car à force de développer une pensée en spirale, la parole d'Elfriede Jelinek donne l'impression de tourner en rond en se nourrissant d'elle-même. Elle dit cependant, avec un lyrisme touchant parfois proche du crachat, au travers de la présence tourmentée de Virgile L. Leclerc qui incarne Eurydice, la profondeur de sa désespérance.

Théâtre : « Ombre (Eurydice parle) » d'après Elfriede Jelinek aux Plateaux Sauvages

par Laurent Schteiner | 25 Jan 2023

Les Plateaux Sauvages mettent actuellement à l'honneur un texte du Prix Nobel de littérature, Elfriede Jelinek, *Ombre (Eurydice parle)*. Elfriede Jelinek s'empare du mythe de Orphée et Eurydice afin de lui donner une autre direction, d'ouvrir une nouvelle voix, mais cette fois plus inspirante au regard de l'évolution de notre société. Marie Fortuit accomplit un travail de mise en scène et de direction d'acteurs étonnant dans ce spectacle esthétisant.

Eurydice, au royaume des morts, s'est enfin décider à parler. Revisitant le mythe d'Orphée et d'Eurydice, Elfriede Jelinek laisse son héroïne s'épancher. Mordue par un aspic, elle quitte notre monde pour rejoindre le royaume des ombres. Ombre, elle-même d'Orphée, rock star adulée par ses jeunes fans, et désormais ombre au royaume des morts, elle ne saisit pas la différence. Son goût pour la mode lui permettait de se dissimuler à l'abri des regards. Désormais, ses vêtements ne sont que des lustres disposés sur une dépouille. Il est certain qu'il voudra la retrouver, ombre manquante à son ombre. Le veut-elle ? Pas sûr. A quoi bon ? Aspirant à la tranquillité et au silence, elle sait la portée de sa disparition, du manque qu'elle suscitera malgré les bruits et la fureur qui se dégagent de chacune de ses apparitions.

Les propos incantatoires d'Eurydice à contre-courant de la litanie de sa plainte originelle tordent le cou à la tradition du mythe. Loin d'être esseulée, elle apprend à être. Texte prolix par essence, il résonne comme la voix ultime des femmes. Cette voix, fière et généreuse, qui accepte son destin sans l'assistance de l'homme. Ces propos assènent à coup de burin la vérité d'une femme qui se plaint plus que dans sa vérité propre et dans sa parole. Rendons un hommage à Virgile L. Leclerc qui réalise une très belle performance sur un texte si exigeant et imposant. La langue de Elfriede Jelinek coule tel un flot inarrêtable illustrant l'allégorie d'une parole qui se délie à l'envi. Signe des temps, on doit l'entendre !

Laurent Schteiner

« Ombre (Eurydice parle) »

Une femme sort de l'ombre

27 janvier 2023

Dans le mythe, Orphée reçoit d'Hadès, dieu des Enfers, l'autorisation de ramener Eurydice parmi les vivants à la double condition qu'il ne se retourne pas lors de son retour sur terre et que sa bien-aimée piquée à mort par un serpent le jour même des épousailles, suive en silence derrière lui. Ruse du dieu qui sait bien qu'Orphée sera incapable de ne pas s'assurer que son aimée suit bien derrière mais aussi sexisme et patriarcat : le sort des femmes se règle entre hommes. Dans cette affaire, Eurydice n'a pas son mot à dire, elle doit suivre et se taire.

Et si Eurydice avait parlé ? *That is the question* qui a déclenché l'écriture d'Elfriede Jelinek puis le désir de théâtre de Marie Fortuit se réalisant sur les planches des Plateaux Sauvages qui portent si bien leur nom. La parole éclos et intarissable de cette Eurydice est en effet sauvage, indomptable. Elle dérange l'ordre phallogratique qui de la Grèce ancienne et des temps bibliques jusqu'à nous, perdure malgré les soulèvements féministes des 20^e et 21^e siècles. Cette parole est donc d'abord celle de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek que le prix Nobel reçu en 2005 n'a pas « assagi ». Son texte paru en Autriche en 2013 et traduit en 2018, entre plainte et révolte, dresse le portrait d'une Eurydice libérée par la prise de parole et la mort définitive. Cette Eurydice parle et choisit de rester une ombre plutôt que de vivre dans celle de « son » homme (*hombre* en espagnol). La nymphe des chênes se libère des chaînes du mariage : « Là où j'étais je ne suis plus (...) je ne suis plus là, je suis. ». Eurydice-Elfriede peut donc laisser retentir la clameur de son cri, faire éclater son rire sarcastique de femme enivrée de vérités sans fard. Entre parole et écriture, son poème rageur rend bien fade la lyre séductrice d'Orphée, chanteur de variété starisé. Cette parole d'une soif de justice illimitée comme le suggère l'étymologie grecque du nom Eurydice : « à la justice sans bornes », se fait entendre magnifiquement dans la mise scène à la fois hardie et classique de Marie Fortuit qui a également adaptée l'œuvre éponyme de l'autrice rebelle. Dans la profondeur de trois plans de scène allant du bleu métallique à l'outre-noir (un noir plein de reflets colorés selon Pierre Soulages), la nymphe se déplace et traverse les frontières de tous les interdits d'expression parlée ou physique.

Au cœur de ce mythe réinventé, il y a plusieurs femmes : Eurydice, Elfriede Jelinek et Marie Fortuit auxquelles il faut ajouter Virgile L. Leclerc qui interprète le rôle-titre, comédienne totale, totalement engagée dans le théâtre de l'intime politique. Autant son personnage antique s'est tu, autant l'Eurydice de Jelinek-Fortuit parle avec une force poétique, une rhétorique dénonciatrice, moqueuse et frondeuse mais aussi un humour verbal. Le mâle dominant en prend pour son grade : « Mon homme, lui, il chante. Le voilà qui aboule au son de sa bande originale. Ça l'a rendu célèbre. » Le chanteur narcissique n'hésite d'ailleurs pas à exploiter son deuil d'amour pour en faire des couplets larmoyants. Il désire toute la lumière ; son égo ne veut point d'égale(s) : femme, fans et groupies doivent rester dans son ombre. S'éveillant au royaume des ombres, Eurydice-Virgile qui ne craint pas *el hombre*, ni l'homme ni l'ombre, avance déterminée et parlante vers le néant des Enfers qui sera pour elle une sortie de l'ombre, un « Exit » de néons rouges. Forte d'avoir vécu la mort et la possible renaissance, la nymphe peut alors affirmer : « La nuit s'allongera au fond de moi. » Saluons la belle performance de cette comédienne qui donne admirablement corps et voix à *une* personnage jusque-là ombre et silence.

Quatre femmes ? Bien plus. Marie Fortuit qui fut joueuse de football avant de passer à 17 ans du gazon aux planches, a gardé l'esprit du collectif et sa compagnie Les Louves à Minuit forme une belle équipe féminine. Et l'homme alors ? Le « pauvre » Orphée ? Romain Dutheil incarne parfaitement un Orphée qui aurait laissé la lyre et la poésie épique qu'il tenait de sa mère, la muse Calliope, pour le synthé, la batterie et le show-biz. La justice réparatrice de Jelinek a recentré toute l'histoire sur Eurydice pour lui donner la parole en exclusivité, du coup le rôle d'Orphée est plus fantomatique qu'une ombre ! Star des podiums, il est très justement condamné à réciter ses chansons à l'eau de rose. La scénographie de Louise Sari, très spatiale et richement colorée par la lumière de Thomas Cottureau, le fait apparaître toujours à distance de la nymphe en quête solitaire d'elle-même. Eurydice et lui ne se rencontrent que pour une unique étreinte de séparation. En paillettes et micro à la main, le comédien assume avec aisance et toute la distance nécessaire, l'image d'une société où la recherche d'idole tente de pallier le vide d'amour.

Les Eurydice de tous les pays ont pris la parole, souhaitons que plus aucune ne se taise et allons entendre celle de Jelinek-Fortuit-Leclerc sur ces plateaux si heureusement sauvages !

Jean-Pierre Haddad

CALENDRIER & PARTENAIRES

Calendrier de tournée

En tournée en 2023

- Du 18 au 28 janvier : premières aux Plateaux Sauvages, Paris
- 28 février et 1^{er} mars : MJC de Saint Saulve (dans le cadre du Cabaret de Curiosités du Phénix de Valenciennes)
- 4, 5 et 6 avril : Centre Dramatique de Besançon
- 16 et 17 mai : Centre Dramatique d'Orléans

En tournée en 2024

14 et 15 mars : Maison de la Culture d'Amiens

Partenaires

- **Production** Les Louves à Minuit.
- **Co-production** CDN de Besançon, CDN d'Orléans, Le Phénix, scène nationale de Valenciennes, Pôle Européen de création et La Maison de la Culture d'Amiens, Pôle Européen de Création
- **Soutiens** Lilas en Scène et Théâtre Massenet

Contact

- **Production** Compagnie Les Louves à minuit

CÉLIA CADRAN

06 81 77 02 08

leslouvesaminuit.adm@gmail.com

- **Diffusion**

OLIVIER TALPAERT

06 77 32 50 50

oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr

- **Mise en scène**

MARIE FORTUIT

06 63 54 42 91

marie.fortuit@gmail.com



2 rue Roger Nef
59880 Saint Saulve
www.leslouvesaminuit.com